

les guerres de la Ligue, où l'on constate effectivement un emploi plus fréquent du langage patriotique (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, C 418), aurait été plus judicieux. L'enquête ouverte par M^{me} C. A. Romein, et il faut lui en savoir gré, mériterait ainsi d'être poursuivie.

Dominique LE PAGE

Gauthier AUBERT et Georges PROVOST (dir.), *Rennes, 1720. L'Incendie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, 327 p.

Rennes, 1720, l'incendie ; ou le point d'ancrage le plus assuré dans le déroulé du récit mémoriel accroché aux catastrophes en tout genre que la ville a subies au cours de son histoire, le plus significatif dans l'échelle d'évaluation et de l'expression de l'émotion pour nos contemporains. À l'occasion de son tricentenaire, Gauthier Aubert et Georges Provost, deux enseignants-chercheurs de l'université Rennes 2 – Haute-Bretagne, ont rassemblé autour d'eux « les divers corps du métier d'historien », selon leur jolie formule, riches des derniers acquis de la recherche, pour nous offrir une très belle approche du drame, de ses causes et de ses conséquences, bien équilibrée entre un texte synthétique mais rigoureusement référencé et un très riche support iconographique commenté, le tout couronné par un effort pédagogique cartographique tout à fait remarquable.

Tout en replaçant l'incendie dans la longue trajectoire historique de la ville, spécialement dans son affirmation de capitale de la Bretagne, les directeurs de l'ouvrage expliquent avoir voulu se recentrer sur l'événement lui-même, dans une approche factuelle et sensible de la catastrophe qui a détruit presque 40 % de la ville ancienne, en jouant sur un effet miroir tant dans l'espace européen avec les autres grands incendies de l'époque moderne que dans le temps court de l'année 1720, entre éclatement de bulles spéculatives financières et retour dramatique de la peste à Marseille et en Provence.

Le lecteur est d'emblée plongé dans cette perspective grâce à la confrontation des illustrations de Jean-François Huguot et de l'incendie des vieilles corderies de l'Amirauté d'Amsterdam en 1673. Triste Noël pour les Rennais, exténués après quatre nuits et quatre jours de lutte et de sauvetage avant de maîtriser l'avancée du feu (nuit du 22-27 décembre). Ensuite, l'ouvrage s'organise en cinq grandes parties : « Au feu », « Horizons », « Autour du brasier », « Reconstruire », « Une ville nouvelle ».

Le récit de l'embrasement successif des logis et des efforts désespérés des habitants pour sauver l'essentiel est saisissant de réalisme et d'émotion. Le petit millier d'édifices détruits reste loin des grands sinistres comme l'incendie de Londres en 1666 ou ceux de Constantinople en 1715 et 1718, mais comparable aux bilans de Hambourg, de Stockholm et de Copenhague, ou encore de Châteaudun en 1723, à la grande différence que cette dernière petite ville y laisse 80 % de ses logis. Dans

des villes où le bois reste omniprésent dans la construction et où le feu est très utilisé pour s'éclairer, cuisiner, se chauffer et travailler dans certains métiers, la ville de type ancien semble prédestinée aux incendies. Or, si les accidents limités sont très fréquents, les grandes catastrophes demeurent l'exception. Généralement, la mobilisation du voisinage, encadrée par les habitudes communautaires de la milice bourgeoise, parvient à circonscrire le sinistre au minimum, avant l'intervention de corps spécialisés. Depuis les derniers siècles médiévaux, les communautés de ville se préoccupent de l'acquisition de seaux, de haches, d'échelles et de cordes, matériel de secours stocké dans leurs locaux ou les couvents urbains. La ville de Rennes n'est pas en reste, s'étant même dotée d'une pompe en 1657. Les incendies entraînent peu de décès, les habitants ayant le temps de quitter leurs logements en emportant l'essentiel avec eux. Finalement, la gravité vient d'une accumulation exceptionnelle et hasardeuse de conditions défavorables : incident banal mal évalué, déclenchement nocturne ou un jour férié, froidure d'hiver, pointe venteuse en période de sécheresse... L'entassement dans des rues exigües fait le reste. Après ce tour d'horizon européen, l'incendie de Rennes n'a relevé « ni de la fatalité, ni de la stupidité », mais d'une d'addition rare de circonstances qui ont fait exploser le système sécuritaire assis sur une expérience pragmatique jusque-là suffisante.

Il faut remercier les deux directeurs de l'ouvrage pour leur écoute de la parole des sinistrés. Une quête minutieuse dans les archives livre ainsi une série de témoignages particulièrement évocateurs et émouvants sur l'avancée inexorable des flammes dans les intérieurs, le rassemblement hâtif des papiers et documents de travail, des draps et couettes, des linges, des vêtements, des ustensiles de cuisine, tous jetés par les fenêtres dans les cours ou les rares jardins, mais aussi le déblocage à la hache des ouvertures, le sauvetage des personnes descendues encordées et même un accouchement dans un contexte dramatique, sans oublier la mise en sûreté des objets culturels précieux. Les pages 38-51 sont d'une force exceptionnelle, tant dans l'expression brute du désarroi et de la perte que dans la révélation des inégalités sociales quand le sauvetage est le fait d'initiatives qui pallient les défaillances de l'intervention publique...

Toutes les observations issues de la mise en comparaison invitent à nuancer l'expression de « bûcher préparé » avancée par Claude Nières dans son ouvrage fondamental sur la reconstruction de Rennes après l'incendie³¹, sans toutefois la disqualifier totalement. Si le drame ne fut « ni inévitable, ni prévisible », le lieu de son déclenchement cumulait les facteurs aggravants. La reconstitution du parcellaire et de sa densité d'occupation montre combien la transmission du feu y était favorisée. Dans une trame viaire serrée et tortueuse où se succèdent des parcelles à façade

31. NIÈRES Claude, *La reconstruction d'une ville au XVIII^e siècle. Rennes, 1720-1760*, Paris/Rennes, Institut armoricain de recherches historiques/Klincksieck, 1972.

étroite de type lame de parquet, une différence sociologique d'occupation sépare le quartier proche de la cathédrale du quartier commercial plus à l'est. On entre dans le vif du sujet grâce à la reconstitution magistrale de la distribution de l'habitat le long de la rue de la Cordonnerie où les parcelles sont surchargées en corps de logis atteignant quatre ou cinq niveaux sous les combles. Il faut souligner l'effort pédagogique remarquable à travers la réalisation d'un itinéraire de visualisation du paysage construit et de plans de densité d'occupation du sol (p. 132-135). Dans toute la zone sinistrée, la quasi-absence de coupe-feu s'est révélée particulièrement néfaste.

Les représentations mentales nées en réaction à la catastrophe et en support de son assimilation psychologique sont également heureusement interrogées dans une comparaison entre la dimension locale et l'horizon national et européen, vivifiante démarche au cœur de l'ouvrage. L'analyse de l'attribution des causes et des responsabilités est replacée avec pertinence dans une durée plus que séculaire, soulignant ainsi la variabilité des rumeurs depuis l'accablement d'un menuisier et de son épouse, peut-être vendeuse de chandelles, jusqu'aux thèses de complot menant jusqu'au régent Philippe d'Orléans, dans une prolongation du ressenti victimaire allant des répressions de la révolte du Papier timbré à la conspiration de Pontcallec. Il faut mettre en exergue la conclusion de cette très belle approche montrant que, lorsque le contexte historique n'arrive plus à entretenir les thèses complotistes, il est aisé de retomber sur une figure du populaire, alors que c'est plutôt la somme des égoïsmes sociaux qui devrait être mise en cause. Notons ici la convergence des analyses entre le niveau local et national, l'année 1720 étant présentée comme symptomatique de dislocations sociales.

Là encore, la réflexion est enrichie par une mise en comparaison avec les représentations picturales des incendies de l'époque moderne à l'échelle européenne, depuis « la relation documentaire jusqu'à la sublimation du désastre ». De par sa formation d'architecte, Jean-François Huguet relève beaucoup plus de la première orientation que de la seconde, plus tourné vers un travail descriptif qu'une recherche d'invention plastique. Du point de vue de l'information historique, on ne s'en plaindra pas.

L'Église de Rennes n'a pas souffert matériellement de l'incendie qui a épargné sa cathédrale, ses églises paroissiales et ses couvents. De manière traditionnelle, le drame a été perçu comme la punition d'un Dieu en colère devant les défaillances des fidèles après un siècle de Réforme catholique, tout en suscitant le même réflexe de demande de protection, si présent lors des grandes vagues de peste des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. Le vœu des habitants d'une zone protégée à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, vénérée au couvent des Jacobins, très évoqué ensuite dans l'iconographie, semble s'inscrire dans la droite ligne du vœu de la communauté urbaine de 1634 en remerciement de la disparition de la peste, à la différence près qu'il s'agit d'une initiative d'un groupe d'habitants d'un quartier, non relayé par la communauté de ville dans sa dimension processionnaire, mais simplement dans la rénovation de

la maquette en forme d'*ex voto*, pas avant 1740. Doit-on y lire une sécularisation politique particulièrement pionnière à Rennes ? Dans une capitale de province de haute catholicité et bien en amont d'une philosophie des Lumières qui n'a guère affecté ensuite le dynamisme clérical, rien ne serait plus trompeur. On est plutôt enclin à y trouver un signe de l'approfondissement de la crise de la dimension sociale collective de l'institution municipale rennaise qui peine à exister symboliquement à côté du parlement et de ses relais. Il s'agit d'un paradoxe car Rennes, au rebours des autres villes provinciales, a toujours refusé de s'intégrer au régime municipal des échevinages au profit de la préservation de son assemblée générale, entre les mains du parlement. En 1720, la prétention symbolique du corps de ville à coiffer et englober les autres corps comme meilleure expression de la communauté urbaine rassemblée est définitivement enterrée. Par contraste, la multiplication des initiatives individuelles de création des « niches à Vierge » illustre le décalage entre l'intensité de la croyance dans le corps social et la défaillance institutionnelle.

La partie consacrée à la reconstruction associe heureusement le temps court des secours d'urgence de la première décennie et le temps long d'un chantier de plus d'un siècle. Rigoureusement documentée et richement illustrée, elle jette un pont entre le rejet du projet radical d'embellissement de l'ingénieur militaire Robelin par l'élite sociale rennaise et le triomphe postérieur de ses principes directeurs, dès le plan dédié à l'intendant Caze de La Bove en 1782, mais plus encore au XIX^e siècle. C'est aussi l'occasion de s'interroger sur les conséquences de l'incendie en termes de sociologie spatiale. Le brasier a-t-il affecté les fortunes des élites, au moins celles dont les hôtels étaient concentrés dans la zone ravagée ou la reconstruction a-t-elle accéléré une gentrification déjà engagée auparavant en chassant les gens modestes ? Après enquête serrée, illustrée par des cartes précieuses (p. 275, 281, 286), il s'avère que la géographie sociale a beaucoup moins changé que le paysage urbain.

Saluons encore la belle initiative des deux directeurs de l'ouvrage en ce qui concerne l'inclusion finale de la perspective patrimoniale et de la construction du récit mémoriel, sans volonté affirmée de commémoration pendant très longtemps, jusqu'aux années 1990 où création artistique dans le secteur sauvegardé et incendie du parlement de Bretagne conjuguent leurs effets. Depuis 2010, l'incendie de Rennes est l'un des six hauts faits de l'histoire de la ville retenus officiellement dans l'aménagement de l'esplanade Charles-de-Gaulle.

Rendons hommage à tous les corps de métiers (historiens, historiens d'art, conservateurs du patrimoine et archivistes) qui ont contribué à ce bel ouvrage qui honore une nouvelle fois les Presses universitaires de Rennes. Les lecteurs y apprécieront le bon équilibre entre un texte enrichi des derniers acquis de la recherche et sachant aller à l'essentiel, bien ancré sur sa ressource documentaire et richement illustré d'une iconographie commentée et d'un ensemble de plans à haute valeur pédagogique.